

Libretto

ERWIN MORTIER

SOMMEIL
DES DIEUX

roman

Traduit du néerlandais (Belgique) par
MARIE HOOGHE

libretto

Titre original :
Godenslaap

© Erwin Mortier, 2008.

© Librairie Arthème Fayard, 2010, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-097-9

Né en 1965, en Belgique (Flandre), Erwin Mortier est poète, écrivain et journaliste. Il est l'auteur de *Marcel, Ma deuxième peau, Temps de pose, Les Dix Doigts des jours* et *Psaumes balbutiés, livre d'heures de ma mère*, prix du Meilleur Livre étranger 2013, tous parus chez Fayard. *Sommeil des dieux* a été récompensé aux Pays-Bas par le prestigieux prix AKO.

I

J'ai toujours frémi avant l'acte de commencer. Avant le premier mot, le premier frôlement. L'inquiétude quand doit se former la première phrase, et après la première la deuxième. L'inquiétude, et l'excitation, comme si on retirait le linceul sous lequel repose un corps : endormi, ou mort. Et il y a aussi le désir, ou le rêve, de refondre la plume en soc et de labourer une page tout juste écrite, au travers des lignes, sillon après sillon. Je regarderais alors un champ vierge, les restes que la charrue a exhumés : seaux rongés par la rouille, morceaux de barbelés, éclats d'os, balustres de lit, un obus non explosé, une alliance.

Je donnerais beaucoup pour pouvoir pénétrer dans les profondeurs de nos histoires, pour me faire descendre au bout d'une corde dans leurs sombres puits et voir défiler une strate après l'autre à la lueur de la lampe. Tout ce que le sol a absorbé : fondations, barreaux de grilles, racines d'arbres, assiettes à soupe, casques de soldats, les squelettes d'animaux et d'humains dans un chaos apaisé, le maelström qui nous a engloutis, coagulé en croûte terrestre.

J'appellerais cela le livre des débris, des ossements et des fragments, des rangées d'arbres et des morts dans le soubouffrail, et de la beuverie à la longue table. Le livre de la boue aussi, de la boue matricielle – la boue informe, le marécage et la matrice.

Je sais gré au monde de ce qu'il connaît encore des châssis de fenêtres, et des chambranles de portes, des plinthes, des linteaux, et le réconfort du tabac, et du café noir et des cuisses d'hommes, pas plus. Un jour, on est trop vieux pour se porter soi-même en terre, pour marmonner heure après heure sous des porches, à des coins de rue ou sur des places, le *dies irae* pour tant de formes qui se sont écaillées depuis longtemps, décomposées dans cette fange où s'enlisent les orteils. Quand on vieillit, ce ne sont plus des humains qu'on voit autour de soi mais des ruines en mouvement. Et toujours les morts trouvent des portes de derrière ou des fenêtres de cuisine par lesquelles se glisser et venir harceler de leurs spasmes la chair plus jeune. L'homme est un trou à courants d'air. Nous avons des souvenirs pour pouvoir dompter les morts jusqu'à ce qu'ils pendent, impassibles, dans nos neurones, tels des fœtus étranglés par le cordon ombilical. Je replie leurs doigts et leur ferme les yeux, et s'ils se redressent parfois sous le drap, je sais que ce sont des enzymes ou des acides qui leur pincent les tendons. Leur vraie résurrection est ailleurs.

Quand j'étais jeune, pareilles rêveries provoquaient systématiquement l'irritation de ma mère, lorsque j'étais assez sotte pour les lui raconter. Elle cultivait une crainte révérencielle des frontières et des barrières. Détacher son imagination de la terre était signe d'un naturel frivole. Pour elle, le plus impardonnable qu'un vivant pût infliger aux morts était de les laisser parler. Ils ne peuvent pas se défendre contre ce qu'on leur met dans la bouche. La pièce de monnaie que les anciens Grecs glissaient sous la langue de leurs défunts, en péage pour le nocher qui devait les conduire sur l'autre rive du Styx, avait à ses yeux un autre but : le prix du silence. Si les morts s'étaient mis à bavarder, ils se seraient aussitôt étranglés. « Ils n'ont pas droit à la parole, disait-elle, c'est pourquoi personne ne peut être leur bouche. »

Moi-même, j'en doute, aujourd'hui encore. Tout ce qui vit et respire est mû par une inertie fondamentale, et tout ce qui est mort garde comme une honte secrète ses chances perdues d'exister.

Elle serait aujourd'hui plus que centenaire. Pas beaucoup plus vieille que moi, qui fais de mon mieux pour ne rien lui mettre dans la bouche, même pas une pièce de monnaie. Du reste, je ne pense plus souvent à la mort. Elle pense assez souvent à moi. Chaque matin après m'être brossé les dents, je passe ma langue dessus, fière de les avoir encore toutes, et lis en braille le rictus de la tête de mort dans ma chair. Ça suffit en guise de *memento mori*.

Il y a des nuits où le sommeil me repousse de ses profondeurs comme un reste, jusqu'à ce que je m'éveille de froid, tire à moi les couvertures et me demande pourquoi une image qui remonte parfois à des décennies s'impose à moi si nettement que je m'éveille. Ce n'est jamais rien de dramatique. Ce peut être la vue d'une chambre, d'un paysage, le clin d'œil de quelqu'un que j'ai connu ou un incident anodin – comme ce dimanche matin, une journée de printemps dans les années quarante, je me tiens avec ma fille à la fenêtre du salon en attendant le déjeuner. Nous regardons le jardin et la rue, semés de points blancs que le vent arrache aux marronniers de l'autre rive, souffle sur l'eau et fait tourbillonner en petites tornades au-dessus de la chaussée, comme s'il neigeait. Le silence dans les rues ce matin-là, la lumière blafarde, la langueur dominicale, l'odeur de potage et de rôti de veau, et ma fille qui dit : « Je pensais qu'il pleuvrait chaque jour. »

Ou bien je me tiens de nouveau sur la plage, la large plage à marée basse, près de la digue, dans la première froidure de l'automne, une de ces journées où à l'abri du vent on peut capter la dernière chaleur. J'ai emmené dehors mon mari et

mon frère, ou eux m'ont emmenée, pour prendre un bol d'air, ne pas toujours respirer cette odeur d'hôpital. Ils se tiennent entre les baraquements, à l'abri du vent, dans le soleil, écharpe autour du cou, képi sur la tête. Autour d'eux scintille le sable argenté. Par jeu, ils ont épinglé leurs médailles sur leur veste de pyjama et les voilà qui se donnent du feu car je leur ai apporté des cigarettes. Ils semblent pâles, et fragiles, dans cette lumière impitoyable, la lumière frontale de septembre. Seules leurs joues ont un teint coloré, enflammé.

La scène serait fermée sur elle-même, à jamais fermée sur elle-même, si mon mari, mon futur époux, par-derrière les doigts de mon frère dont la main protège la flamme de l'allumette, ne me regardait soudain droit dans les yeux : amusé, espiègle, vif – avec un plaisir où je reconnais immédiatement l'intelligence. Pendant ce temps, mon frère reluque intensément mon mari. Il n'étudie pas son profil, il semble l'aspirer en lui. Je comprends soudain que nous avons été amoureux du même homme.

Si je me retourne, je ne vois pas ma chambre, mon fauteuil, mes jambes enveloppées dans des couvertures, ni la planche avec le stylo et le papier sur mes genoux, mais la plage, la large plage à marée basse : le vent qui fouaille l'eau dans les mares salées, la mince ligne blanche du ressac, la soupe glauque, le dessous des nuages, un vide qui m'attire gentiment vers lui.

– L'ange du temps m'a déjà emportée, dis-je à Rachida, la garde-malade, quand elle m'aide le matin à sortir du lit.

Je le dis pour la voir rire.

– Tu connais l'ange du temps, non ? Il pourrait être l'ange de la vengeance ou l'ange de la victoire. Mais il est aussi l'ange du sommeil et *La Mélancolie* de Dürer.

– Oui, madame Helena. Vos anges sont compliqués.

Je suis contente qu'elle rie, qu'elle rie toujours. Chaque

matin, elle entre aussi gaie et joyeuse, me redresse dans mon lit et m'arrange les oreillers dans le dos. Elle ne coupe pas mon pain en ridicules petits morceaux, comme la harpie qui la remplace parfois et reste assise au bord du lit pendant mon petit déjeuner, en poussant des soupirs audibles d'impatience, avant de se lever pour faire couler le bain et préparer les serviettes – la télégraphie de son impatience envers moi et ma vieillesse.

Je suis contente aussi que Rachida ménage mon corps quand elle me libère de ma chemise de nuit, qu'elle prenne avec autant de dévouement que de routine mes bras osseux dans mes manches et fasse subir aussi doucement que possible à ma tête l'accouchement quotidien par l'encolure étroite, tandis que l'autre, cette colonne de sel, réussit toujours à me molester avec mes propres membres. Elle m'appuie comme un pantin contre sa poitrine et me traîne par terre à la salle de bains pour m'y mettre sur le pot. Pendant que je m'égoutte, elle retend les draps, remonte les stores et bouscule les cintres dans l'armoire comme si elle pillait les trésors de Rome. Du fléau des Normands, délivre-nous Seigneur.

– Elle s'appelle Christine, dit Rachida et, bien qu'elle paraisse hésitante, elle rit.

La plupart des images qui me visitent dans le demi-sommeil sont vieilles, mais aussi claires qu'un mirage. Elles ne furent jamais totalement tempérées par le langage qui, tant que nous sommes jeunes, n'a raviné que très légèrement dans notre esprit les chenaux de la pensée. Ce sont les images les plus pures qui incarnent les questions que je laissais m'accaparer dans ma jeunesse et qui, maintenant, comme si la boucle pouvait être bouclée, m'occupent à nouveau.

Je ne peux pas vraiment les appeler des souvenirs, car je ne fais rien, ils viennent à moi – à moins que la nature du souvenir ne change avec les années. Parfois, dans mon

demi-sommeil, l'écho de ma respiration semble éveiller autour de moi dans la pièce des acoustiques passées. Des chambres qui étaient entassées mur contre mur dans les coulisses de l'oubli m'encerclent à nouveau. Des tuiles s'emboîtent sur des chevrons pour former une peau d'écailles de grès. Des briques recourent d'anciens assemblages. Sous mes pieds, des sols retrouvent leur fermeté, chaque pas qui sonne creux laisse reconnaître leurs voûtes et niches aux couloirs et passages. Étonnée, presque perplexe, je pénètre dans ces cavernes malléables, comme si je m'étais égarée dans une grotte couverte de peintures qui s'animent à la lueur vacillante d'une bougie.

Quand j'étais jeune, je voulais savoir d'où venait le temps, s'il était une substance, comme l'eau ou l'air, que l'on peut capturer et conserver ou extraire du cœur des choses, à la manière dont ma mère déversait en juin des grappes de groseilles dans une étamine pour presser le jus des fruits. Je voulais aussi savoir pourquoi j'étais moi, et pas quelqu'un d'autre, en un autre endroit, à une autre époque, ou au contraire à la même époque, et aux mêmes endroits – quelqu'un qui vivait ma vie, avec mes parents et mes compagnes de classe, mais qui pourtant n'était pas moi.

«Alors tu serais ton propre frère ou ta sœur», disait sèchement ma mère. Pour elle tout était clair. Pourtant, dans sa vie aussi, le temps doit être devenu de moins en moins homogène à mesure qu'elle vieillissait, il doit y avoir eu des jours qui bourgeonnaient comme des rameaux et se multipliaient au-dedans, des minutes dans lesquelles se concentraient des dizaines d'histoires, et autant de dénouements ou de fins ouvertes. Cela occuperait des siècles, et plusieurs universités, si l'on voulait comprendre les conversations qui se déroulaient entre ma mère et moi dans mon enfance, mettre à nu toutes les nuances et connotations qui y vibraient, les sous-entendus

qui se cachent derrière les mots, ce que nous taisions ou trouvions évident, et toutes ces essences volatiles, ces sentiments inexprimés de peur, de souci, de rancune et, pourquoi pas, d'amour qui voyageaient en passagers clandestins dans le ventre des mots que nous nous glissions pendant le travail.

Je me suis longtemps demandé pourquoi elle manque tant de matière quand elle visite mes rêves, pourquoi seule sa voix est directe et proche. « Les ciseaux, Helena ! » crie-t-elle d'un lointain aussi long et étroit qu'un couloir souterrain. Tandis que mon père, assis à la table du petit déjeuner, la table que je crois reconnaître comme celle de notre résidence d'été, avec la lumière pacifique d'un matin sans nuages dans le bow-window derrière lui, est présent de manière presque tangible.

Il se ressert ou feuillette le journal à côté de son assiette. Le reflet du soleil dans l'eau déroule sur les murs des fresques qui tangent.

Sans lever les yeux, il s'adresse à moi. À la différence de ma mère, il prononce des phrases complètes, mais il parle trop vite, ou trop bas, trop entre ses dents, ou la langue qu'il emploie sonne comme du slave, avec beaucoup de frottement d'air entre langue et palais. Je l'entends élever des arcs de tension, marquer des pauses, déposer ses phrases, si soigneusement que je l'envie presque de maîtriser aussi couramment l'indicible. S'il se taisait ou me lançait des inepties compréhensibles, je m'éveillerais peut-être moins désespérée.

Je le vois devant moi dans sa plénitude, avec tous ses tics et habitudes, ses manies, son charme, comme si la terre convoquait tous ses manteaux et produits pour reconstituer la matière dont il avait été bâti et le recomposait devant moi, au petit déjeuner ou à mi-jambe dans le ressac, par un jour de vacances à la mer, il y a longtemps. J'entends la musique de plage d'alors, les voix de femmes, le vacarme des enfants,

le cri des marchands ambulants et l'ébrouement des chevaux qui tirent les cabines de bain jusqu'aux vagues – et il y a le froid intense qui provient de ce paysage de bruit et m'éclabousse les mollets, le goût âcre de l'eau de mer, et le bras de mon père se pose sur mon ventre et me cueille, dans la proximité de son corps.

L'eau de mer s'évapore de son costume de bain, le sel rend le lainage rêche et libère son odeur corporelle, aigre et sensuelle à la fois. Si je me serre contre sa poitrine, hors d'atteinte de la brise marine, la tête sur son épaule et une main sur ses côtes, je peux m'immerger totalement dans son émanation, une petite atmosphère privée m'enveloppe. Je sens sa peau, les poils trempés de sueur dans sa nuque, son sexe, et quand je l'entends inspirer, son corps devient la caisse de résonance où la vie a retenti comme nulle part ailleurs – parce qu'il est lui et que je suis moi.

Il y a des gens dont l'existence incarne un son presque pur, disons plutôt qu'en eux la vie s'interprète avec la sonorité d'un stradivarius, leur vie contient le mystère que représente devoir être un homme, et il y en a d'autres qui ne produiront jamais beaucoup plus que le sifflement aigu d'un enfant insensible au son sur la plus vulgaire flûte à bec. Mon père n'était pas un stradivarius, mais il n'était pas non plus une flûte à bec. Je pense de plus en plus souvent que se révélerait un univers non lu si je pouvais peupler le flot de ses monologues avec les vocabulaires staccato de ma mère, ses histoires marmonnées avec les gravillons roulants de sa langue à elle.

Aux yeux de ma mère, cela aurait probablement constitué l'infraction ultime. À cause de mes questions, elle me traitait à l'âge ingrat de poétesse-née, et ce n'était pas un compliment. On trouvait normal que les enfants posent des questions, formulées dans ce langage imagé et quelque peu absurde que l'on aime prendre pour de la poésie. Cette faculté, les

enfants doivent encore la posséder, mais dans ma jeunesse les adultes croyaient que les réponses étaient immuables, aussi immuables que leur monde. Peu de choses méritaient réflexion. Les choses étaient ce qu'elles étaient. Les questions des enfants passaient pour extravagantes ou tout au plus amusantes, parce que les réponses semblaient tellement évidentes.

Je pense du reste que je tenais plus de la philosophe ingénue, ou de la petite théologienne, pourquoi pas, que de la poétesse. Ma mère vantait régulièrement mon aptitude naturelle dans telle ou telle discipline lorsqu'elle jugeait nécessaire de se payer ma tête et de me ramener les pieds sur terre, comme toutes les braves mères quand leur progéniture risque de pousser le bouchon un peu trop loin. Son ironie la plus mordante, elle la gardait en général pour les poètes, qu'elle traitait de faux athlètes, se révélant par là, sans en être consciente, disciple de Platon, qui lui non plus n'était pas très porté sur les poètes. Mais ma mère était dépourvue de la jalousie de Platon, elle me voyait lire et écrire, et trouvait que je ne pouvais pas m'y perdre. Ce qui ne m'empêchait pas de le faire.

Elle hausserait sans aucun doute un sourcil sceptique si elle m'entendait dire que de l'enfant, la substance des dieux ne s'est pas entièrement écoulée.

«Quelle grotesque autoglorification, Helena», soupirerait-elle, et je ne lui mets rien dans la bouche. Je le lui ai assez souvent entendu répéter, sans qu'elle lève les yeux du ravau-dage dont nous remplissions pendant la guerre les longues soirées d'hiver.

J'ai entre-temps dépassé l'âge auquel elle mourut. Elle partage maintenant avec les dieux le privilège d'être en dehors du temps – et je pense toujours que j'ai raison à propos de la divinité des enfants et de l'infantilisme des dieux. Leur

existence présente aux uns comme aux autres le caractère d'un jeu rêveur car ils ignorent la mort. Leurs cruautés sont légères, leurs tendresses brutales. Faites fondre l'éternité des morts avec la candeur d'un enfant et vous obtiendrez une idole abominable.

À ce point, je le lui ai vu faire plus d'une fois, elle poserait abruptement son ravaudage. Elle déchirerait à deux mains la couture usée d'un vêtement ou se piquerait par mégarde à une de ses épingles. Puis elle se lèverait, s'écartant du faisceau de lumière de la lampe dans lequel elle effectuait toujours son travail, rincerait au robinet de la cuisine son doigt ensanglanté et allumerait la flamme sous la bouilloire pour faire du thé. De l'évier, elle pesterait que je raconte des craques, mais il me paraît plus vraisemblable qu'elle ne dirait rien. Un silence vexé était selon elle la meilleure réplique à certains sophismes.

Elle montrait peu de patience pour des choses qui dépassaient l'immédiatement tangible. Si j'étais une poétesse à ses yeux, c'est parce que, pour elle, les poètes planaient.

« C'est vrai, lui dis-je plus tard. Mais avec la tête en bas. » Je crois bien que je le pensais vraiment, bien que j'aie sans doute inventé ça de toutes pièces au moment même, pour ne pas lui laisser le dernier mot. J'entrais à l'école de la révolte.

Son ironie servait un but plus élevé. Elle voulait m'inculquer la quotidienneté du mot, faire rentrer mon univers mental dans de solides vêtements d'hiver. Tristes mais inusables, et surtout étanches. Pour ma mère, raisonnement et habillement étaient du pareil au même : ils devaient bien fermer, alors que moi je préférerais traîner à longueur de matinées léthargiques dans les jardins suspendus de Babylone et escalader en chemise de nuit bâillante, fière de mes courbes naissantes, les zigourats des livres. Je m'abandonnais à la cadence

des propos silencieux qui montaient de leurs dos, au Styx des phrases où surnageaient çà et là, tels du bois d'épave ou des noyés, des mots et des images que je comprenais déjà plus ou moins, à côté de tant d'autres, qui se réduisaient à des taches d'ombre dans un flot obscur.

Je pense aujourd'hui encore que les livres, à l'instar des dieux et des enfants, séjournent dans les limbes de l'existence, dans une dimension où des conséquences peuvent mener à des causes et où le jour d'hier sort en rampant de celui de demain. Il est impossible d'y prononcer des jugements derniers : qui mérite le ciel et qui l'enfer. Tout doit encore y arriver et tout y est déjà passé : c'est là l'essence du paradisiaque.

Enfant, je voyais les livres un peu comme des morts, et au fond c'est ainsi que je les vois encore. Celui qui écrit organise son propre spiritisme. Les livres étaient animés par la même impassibilité que les membres raides des parents proches sur leur lit de mort. Ils avaient certes plus de prétentions mais semblaient, comme les morts, aspirer à un esprit vivant qui les ferait chanter et danser.

J'aimais l'anonymat, le posthumat que chaque livre porte en lui. Leurs titres et épigraphes étaient à mes yeux un acte de soumission impardonnable à la vanité, ou une sorte de justification de la détermination avec laquelle un récit peut s'emparer de nous. Que l'écrivain y apposât son nom à l'intention du lecteur me paraissait presque aussi absurde que se faire attaquer par quelqu'un qui vous remettrait d'abord sa carte de visite. J'aurais voulu biffer ces noms sur les couvertures, et arracher la page de titre à sa reliure. J'aurais voulu aller plus loin, libérer tous ces livres de leur statique ordre de bataille sur les planches de la bibliothèque familiale en leur procurant un gîte ailleurs, dans d'autres pièces, au jardin, entre les poutres de la remise, dans les caves, comme des

œufs de Pâques ou des cadeaux de Noël, anonymes, indiciblement vulnérables, leur sort remis entre les mains de celui qui les trouverait.

Je n'ai jamais pu me libérer de ce fantasme, j'y ai cru toujours plus fort. Les livres devraient s'attrouper aux coins des rues comme des chiens ensauvagés. Ils devraient dormir en piles sous un édredon de carton à l'entrée des magasins, mendiants n'espérant pas trop une aumône. Ils devraient pourrir dans la pluie sur les bancs des parcs, ou traîner sur le plancher du tram, pour exalter ou ennuyer celui qui les ramassera, laisser indifférent ou tellement irriter qu'on voudra y inscrire une réponse, qui s'envolera de manière aussi anonyme de par le monde. Quelque part ce livre ira troubler un ordre, étouffer une inquiétude, glacer une joie, commémorer l'avenir ou prédire le passé, de manière inconséquente, annoncée tout au plus par le bruissement des feuilletts – les seuls anges auxquels je crois plus ou moins.

Il est possible que l'incompréhension de ma mère pour mes questions ait trouvé son origine dans un refus de ce qu'elle considérait comme un détachement impardonnable. Elle était plus catholique qu'elle ne le pensait. Aussi incroyante fût-elle, le divin était contenu dans sa pensée comme une bonde dans une baignoire. Dieu était la digue que les hommes avaient élevée pour empêcher la rencontre fatale avec la fosse abyssale de leur propre désir. Retirez la bonde ou ouvrez une brèche dans la digue, et tout se vide. Cela fait longtemps que je ne peux plus lui demander d'éclaircissement, mais je sais qu'elle n'aimait pas baisser les bras. « On ne peut pas continuer à rester pendues là ! » était son aphorisme préféré. « On doit s'y mettre. Si la poule ne pond pas, elle valse à la casserole ! » Elle aimait les points d'exclamation et les prononçait de manière audible. Ils se tenaient à la fin de ses phrases comme des portiers armés de glaives enflammés : jusques ici et pas plus loin.

J'écoute son cri de guerre, bien qu'à contrecœur. Personne ne sera jamais plus qu'un brouillon de lui-même, une grossière esquisse sur une feuille de papier qui peut être chiffonnée à tout moment. Pourquoi devrais-je me tracasser pour des points à la ligne, la place d'une virgule ou d'un point d'exclamation – et pourquoi délimiter des espaces : pièces d'habitation, maisons, trous laissés par des balles, cratères ? Tôt ou tard je grappille des pièces d'or dans la bouche froide des morts, le minerai du temps sans temps, et interminablement, comme s'ils vivaient encore, leurs voix se déchaînent.

« Le temps est la grande âme de toutes choses », écrivis-je à treize ou quatorze ans – le terme « adolescent » n'existait pas vraiment alors. « Il remplit les poumons, sans jamais expirer. » J'ignore si je trouvais cette formulation aussi ronflante que ma mère l'aurait sans doute fait si elle avait pu lire mes écrits les plus intimes, mais aujourd'hui, près d'un siècle plus tard, j'entends la respiration du temps plus clairement qu'autrefois, et je suis déjà à moitié dissoute dans l'air qui siffle à travers ses bronches – dans ce souffle aussi long que des années-lumière, qui se propulse à travers des cavernes de calcium et d'os. Peut-être me sera-t-il possible, avant de disparaître complètement, de contempler l'existence en soi comme si j'en étais déjà décollée.

Je m'imagine que je pourrais voir la vie, non seulement la mienne ou la vôtre, mais la vie en tant que telle, dans le gouffre sous mes pieds : tourbillonnante, méandreuse. Cent mille Grands Canyons qui s'enchevêtrent : un immense tissu de rapides, remous, mares salines et cascades, scintillant dans une nuit sans fin.

Peut-être pourrais-je lire les schémas qui se déploient dans ce courant rayonnant, les motifs qui s'y développent et s'y dissolvent, la complétude qu'il porte en lui et l'inanité du temps humain qui s'abîme en lui. Ce serait alors comme s'il

m'était accordé, avant de sombrer dans l'oubli, de chausser un bref instant les lunettes de Dieu. Je pourrais m'approprier un peu de ce fatalisme qui veut qu'un rongeur luttant contre l'étranglement d'un serpent incarne pour Lui une tragédie aussi cosmique que la chute de Troie – ou inversement : une même banalité.

En fait, l'homme ne devrait pas penser en ces dimensions, je le sais. La vie n'est pas un spectacle ou une peinture, à contempler de l'extérieur, mais, pour être honnête, je n'aurais jamais jeté un mot sur le papier si je le croyais vraiment, et vous, n'allez surtout pas vous figurer que c'est pour d'autres raisons que vous lisez.

Ma mère serait depuis longtemps à bout de patience. « Pathétique », ricanerait-elle en hochant la tête. Elle se verserait son thé à la cuisine et le boirait dans son coin, sans comprendre quel triomphe je lui accorde.

C'est sans importance.

Elle est morte.

Tandis qu'elle se lève de sa chaise, ses contours se dissolvent dans la lumière de la lampe, et avec ses contours la pièce.

« La vie est simple, me dit-elle un jour. Je n'ai pas besoin de grands mots. C'est faire la vaisselle. On salit des assiettes, on les lave, les essuie, les range, les reprend dans l'armoire, on les salit, les lave, les essuie, les range et les reprend dans l'armoire, et un jour toute la pile vous tombe des mains. »

Elle se tut, baissa les yeux et but une gorgée de thé. Je ne trouvai rien à répondre, alors.

Elle était une poétesse-née.

Je constate que Rachida aime bien frotter ou passer la serpillière en bas pendant que je travaille en haut, que s'installe entre nous une sororité tacite quand elle serre le manche du balai dans ses poings. Je voudrais guider la plume entre mes doigts aussi souplement sur le papier qu'elle sa serpillière sur les dalles – le doux frottement me rend calme, et lisse mes esprits.

Simplement, elle nettoie la saleté et efface des traces. Tandis que je souille le papier du pas titubant d'un ivrogne, mon extase d'encre, elle laisse derrière elle les choses dans leur nudité. Elle fait ressortir le béat sourire mongoloïde du monde, le zen ricanant, brillant d'humidité des objets muets, dont elle chasse les noms comme de la balle en soufflant dessus. Et je pense : jamais le mot ne me permettra de faire taire aussi démesurément tout ce qui existe – mieux vaut la grande nuit que dix mille mois.

– Vous disiez quelque chose, madame Helena ? Vous avez appelé, vous avez besoin de quelque chose ?

Elle ne siffle pas dans le corridor, comme l'autre, ce menhir, après m'avoir flanquée sur le pot comme un sac d'os dans l'espoir que ma vessie se vide plus vite.

Rachida fait du thé et remplit la thermos. Elle vérifie si mes stylos doivent être remplis ou si les tables d'appoint sont assez près du fauteuil. C'est là qu'elle me laissera tout à

l'heure, jusque dans l'après-midi, quand elle reviendra pour réchauffer le repas.

– Nous aussi, nous avons des anges, dit-elle tandis qu'elle me coiffe et semble plus voir mes cheveux que moi-même.

Elle brosse mes maigres boucles sans que son regard reste accroché sur la tronche au rictus de momie qui se moque de moi chaque matin avec mes propres dents jaunies dans le miroir de la salle de bains. Cette carcasse, qui assez ridiculement héberge encore des passions de gamine et qui, à la vue des laveurs de vitres dans leur nacelle devant les carreaux, leur reluque encore l'entrecuisse comme une oie blanche une sucette.

– Les mêmes anges que les vôtres. Gabriel, dit-elle. C'est votre ange aussi, non ?

Elle s'occupe de mes ongles, cherche dans le tiroir de la coiffeuse quelles boucles d'oreilles sont assorties à mon corsage. Elle trouve que ce n'est pas trop demander que de passer chaque jour quelques carats d'innocente dignité au cou d'une vieille haridelle comme moi – contrairement à « sa collègue ». Cette chipie grasse à lard préférerait sans doute m'étouffer entre ses nénés.

– Christine, dit-elle en riant. Elle s'appelle Christine.

– Ce n'est pas un ange, dis-je. Toi si. Mais sans ailes.

– Interdit par le chef. Trop de plumes. Je les pends dans mon armoire quand je vais travailler, madame Helena.

Je suis contente qu'elle rie, qu'elle me conduise de mon lit à mon fauteuil comme si elle m'invitait à danser, de pouvoir mettre mes doigts dans les siens et placer mes pieds là où elle a placé les siens.

Elle me dépose prudemment dans mon fauteuil.

Elle demande s'il est assez près de la fenêtre.

Elle pose mes jambes sur le pouf.

Elle enveloppe mes pieds dans une autre couverture.

Si je suis bien installée.

S'il ne me faut pas un autre oreiller derrière les hanches.

– J'ai versé le thé dans la thermos, madame Helena.

Voulez-vous d'abord le journal?

Si je secoue la tête, elle pose la planche sur mes genoux et dit qu'il y a assez d'encre dans les stylos.

Même quand elle demande si je n'ai pas trop froid, elle s'agenouille déjà à côté de moi en le demandant. Elle me réchauffe les bouts des doigts, les frotte jusqu'à ce qu'ils picotent. Je suis contente qu'elle comprenne, qu'elle comprenne tant, ne me comble pas d'attentions, ne m'oblige pas à réclamer la moindre faveur, et que ses gestes et mimiques ne m'épellent pas les milliers de connotations du mot « parasite ». Quand on vieillit, on compte automatiquement en microgrammes et nanomètres. On pèse la gentillesse comme de la poudre d'or sur de minuscules balances et le moindre grain de sable incarne la plus grossière humiliation.

Elle se lève. Me regarde d'un air satisfait.

– Ainsi que l'Esprit, ils montent vers Lui en un jour dont la durée est de cinquante mille ans.

– Que dites-vous, madame Helena?

– Rien, mon enfant. Quelque chose sur tes anges...

Toujours elle veille à me laisser un carnet supplémentaire, pour que je doive le moins possible quitter le fauteuil dans la matinée. Jamais elle ne soupire si je demande: « Peux-tu m'apporter le cahier rouge, et remets le vert sur l'étagère, veux-tu? » Jamais elle ne ricanera d'un air narquois comme l'autre, ce gorille manqué, qui le soir arrache avec une vilaine grimace le cahier de mes mains engourdis, fait claquer les feuillets entre ses doigts et secoue la tête en riant dans sa barbe. Je m'arc-boute alors face à la énième question, à la énième vacherie – si j'ai donc tant de secrets, que je doive tous les noter avant de casser ma pipe, et si elle ne peut pas

fourrer dans des cartons les cahiers des planches du haut, ils ramassent juste la poussière et vous ne les relisez jamais.

Il n'y a qu'à Rachida que je dis : « Quand je serai morte, emporte-les et distribue-les. Veille à ce que l'autre ne fasse pas main basse dessus, elle les mettra tout bonnement au pilon, ce rongeur. Quand tu les distribueras, tu diras : lisez-les ou ne les lisez pas, et si vous ne les lisez pas, passez-les à d'autres. Ne dis pas qui j'étais, ça n'a aucune importance. Je le jure par ma plume et par ce que les anges me dictent. »

Elle a toujours l'air heureuse, heureuse comme une enfant, quand j'ai de nouveau rempli un des calepins et qu'elle peut le mettre dans l'armoire. Si je lui demande d'aller me chercher quelques-uns des vieux cahiers – « Sur la planche du haut, tout à fait derrière, ceux dont les reliures sont craquelées », dis-je –, elle y passe d'abord un chiffon sec, les pose en deux piles bien proportionnées sur ma planche et m'ouvre celui du dessus.

Parfois elle reste un moment à côté de mon fauteuil, les mains à la taille de son tablier, le chiffon dans son poing, et elle baisse les yeux sur la planche et le vieux cahier, les feuillets jaunis, et sur ma toute jeune écriture, comme si elle jetait un regard dans un berceau ou un sarcophage, avec la commisération ou l'attendrissement que nous réservons aux morts et aux nouveau-nés.

– Vous savez encore tout ce que vous avez écrit, madame Helena? demande-t-elle gaiement, toujours gaiement.

Il semble parfois qu'à travers mes os fragiles, presque transparents, elle s'adresse à l'enfant au large chapeau de paille et aux longs rubans au col, qui saute sur les joints des pavés du trottoir en donnant la main à son père – un jeu imaginé pour chasser la monotonie de notre promenade.

Je secoue la tête.

Je ne me relis jamais. Plus jamais. Au grand jamais.

J'ouvre ces cahiers pour déterminer si je suis déjà assez effacée de ces lignes, en suis aussi estompée que l'encre de noix décolorée par les années, et si je me suis déjà devenue assez étrangère pour me trouver illisible, réduite à des entailles que j'examine plus que je ne lis, comme on étudie le coup de pinceau d'un peintre.

En suivant la cadence de mon écriture, je cherche à retrouver, coagulée dans les caractères, la jouissance de la gamine godiche que je dois avoir été jadis, la pimbêche qui au seuil de l'adolescence serrait son style autant que les fins lacets de cuir de ses bottines – comment elle poussait la chair du mot dans les baleines de la phrase, jusqu'à ce que son propre corps soit couvert de marques et qu'elle ait envie de vomir. La volupté du flagellant est aussi insatiable que celle du libertin. Les coups de fouet et les morsures d'amour blessent ou oignent pareillement. Et personne, dis-je, Rachida, personne ne peut jamais se soustraire au dieu tout-puissant de la grammaire.

Elle s'en va sans hocher la tête d'un air méprisant, cet ange. Elle sait si c'est à elle que je m'adresse ou à son impersonnalité, ce qui est selon moi un autre mot pour notre âme. Je suis contente qu'elle sente intuitivement si elle doit me laisser seule, et qu'elle me laisse dormir quand elle vient m'apporter du potage ou du thé frais et me trouve assoupie. Elle me laisse alors le stylo dans les mains, mais en revisse délicatement le capuchon, pour que la pointe ne sèche pas. Ou bien elle essuie mes lunettes, qui m'ont glissé des mains, et les pose branches écartées sur la planche.

Peut-être prend-elle alors le temps de jeter un regard plus long sur mes coups de griffe et mes pattes de mouche, la calligraphie de mon ivresse ou de mon irritation, déversée au temps où ma fille était encore un nourrisson et réclamait toutes mes heures, suçait ma vie jusqu'à la moelle, mon existence – puis la frénésie et le plaisir rageur que j'avais

alors, en une demi-heure de nuit, à laisser gicler l'encre de ma plume aussi crûment que les fontaines de lait qui jaillissent de mes seins dès que cette mouflette bronchait dans son berceau.

– Masse-moi les pieds, Rachida, veux-tu? Pétris-moi les plantes avec tes pouces pour réactiver mon sang paresseux. Tes mains sont douces, douces et fermes. Tu sais bien que je ne peux pas le demander à l'autre, elle me laisse toujours bancale, celle-là, plus courbatue que je ne suis déjà.

Je suis heureuse de la fierté naturelle qu'elle irradie. Quand elle s'agenouille près du pouf sur lequel reposent mes jambes, elle ne dégage pas la moindre servilité, rien de l'arrogance sournoise qui constitue généralement le suc amer de la soumission. Une attention souveraine coule de ses doigts sur mes tibias, mon cou-de-pied, mes orteils. Gardant mes chevilles dans ses mains, elle relève parfois la tête et laisse glisser son regard sur mes mollets et mes cuisses, sur mon bassin, mon ventre et ma poitrine. Elle me regarde alors dans les yeux avec une concentration presque amoureuse et semble m'enlever les années comme des écailles. Son regard est un regard de femme. Nous nous comprenons. Sous l'œil de la femme, chaque homme devient un gamin avec un petit fusil. Leur amour est tellement infantin.

Parfois je la vois regarder le cahier qui repose sur mes genoux, la feuille de vigne écrite. Un sourire gêné glisse alors sur son visage, peut-être parce que mes gribouillages lui rappellent inconsciemment des poils pubiens, les poils que dessinerait un enfant si nous demandions ça aux enfants, comme nous leur demandons :

dessine-moi un soleil,
une maison,
un arbre,
un soldat, un cheval.

Dès qu'elle pose la planche sur mes genoux et ouvre le cahier de brouillon monte en moi le ravissement d'un enfant qui voit sa mère prendre dans l'armoire la boîte de craies ou de peintures à l'eau. La même euphorie et la même attente anxieuse, la même joie sérieuse que chez l'enfant qui, le bout de la langue entre les lèvres entrouvertes, dessine des lignes, recrée les choses, répète le rituel millénaire du chasseur qui évoque l'esprit de sa proie sur le mur d'une caverne. J'ai l'impression que le monde me fait la cour : écris-moi, multiplie-moi. Trace mes couches d'air, mes couches de terrain, mes manteaux et ma mémoire malade, et toutes les gradations entre être et ne pas être que seul un homme, l'animal le plus dégénéré qui soit sorti en rampant de mes glaires, peut appeler à l'existence.

Si elle se demandait pourquoi je n'ai moi-même jamais ajouté un seul volume aux livres de la bibliothèque dans la pièce voisine, lorsque les livres s'y trouvaient encore, je répondrais probablement : on doit attendre d'être mort pour divulguer ses écrits. Mais ce serait un mensonge, ou du moins une échappatoire. Celui qui écrit est hypocrite. Il revendique un espace à côté du temps. Un endroit où il peut se rencogner en jubilant, voilà le trou que veut se creuser celui qui écrit, un espace a posteriori. Sois donc conséquente, me dis-je alors, et attends d'être morte.

Finalement je me suis débarrassée de tous mes livres. J'ai réalisé mon rêve d'enfant et liquidé toute la bibliothèque, par cartons entiers. J'ignore où sont maintenant tous ces volumes. Je n'ai conservé que les cahiers. Shakespeare aussi a pu rester, par sens du devoir. Tout comme saint Augustin, en raison de son doute cadennassé, très amusant. Et aussi *Yoga pour votre chien*, et quelques titres similaires : des opuscules que mon mari me rapportait parfois de ses voyages, ou que des

amis m'offraient parce que, tout comme lui, ils me savaient friande de lectures ineptes. J'aime l'énergie inépuisable qui pousse quelqu'un à se documenter pendant des décennies pour laisser au bout du compte, à titre de testament biologique, une *Brève histoire du corset*. Je ne m'amuse pas à ses dépens. À chacun ses baleines.

Les dictionnaires aussi, je les ai conservés. Pas pour y trouver, comme dans un herbier, le plaisir desséché que me procuraient dans mon enfance les dictionnaires, quand leurs colonnes s'étiraient telles des poudrières devant mes yeux. C'est sur leurs rayonnages que je volais les munitions pour les décharges de chevrotine que je tirais sur le monde. Maintenant, je lis des dictionnaires parce qu'ils sont peu à peu les seuls romans qui me plaisent encore.

Chaque jour j'en absorbe quelques pages, ma façon de réciter mon bréviaire. Je marmonne comme une prière ce que je lis tout haut, les rangées de mots dans leur classement de A à Z qui n'est pas à même de masquer leur obtuse contingence. Mot après mot, œil pour dent.

Je parcours du doigt les entrées sur la page. Chaque mot résonne comme un cri de détresse, ses griffes sortent du feuillet comme la main d'un noyé, et voyez les mots, les autres mots, les mots-fourmis, les mots-soldats, se précipiter à la rescousse de ce mot moribond, l'épauler de leurs lances, lui lancer des ceintures de sauvetage, le hisser sur la terre ferme et se ranger derrière lui à l'instar d'une garde prétorienne.

Appel matinal pour la définition.

Salut au drapeau.

Azalée et Azimut.

Le tumulte de la signification se déchaîne sous mes doigts.

Des années durant, j'ai été incapable d'écouter ce que disaient les gens. Je les entendais parler, mais j'étais incapable d'écouter. Tout rendait un son aussi insignifiant, plaisant et léger que le chant des passereaux en mars aux premières chaleurs. Je ne pouvais pas me résoudre à parler, à bavasser, ni dans les restaurants ni dans les cafés où nous nous retrouvions, mon frère, mon mari, moi-même, les autres. Je m'immergeais dans l'animation. Je laissais glisser sur moi le ressac du brouhaha. Je regardais à la ronde. Enregistrais les lustres, la fumée de tabac, les tentures de velours, les palmiers dans des pots en cuivre, les bibis-oui-oui des dames, les serveurs en tablier, cette routine avec laquelle ils disposaient des couverts sur des tables ou débarrassaient des assiettes, découpaient des rôtis, débouchaient des bouteilles, la chorégraphie des habitudes. Et je pensais : nous ressemblons à des oiseaux migrateurs. S'étant posés après la grande traversée, les survivants secouent la poussière de leurs plumes et gazouillent des mélodies de soulagement.

Dans les années d'après-guerre, lorsque je lus Proust pour la première fois, j'en eus presque mal au ventre. Je n'entendais pas bruire le temps, le grand temps mort, dans ses phrases – ses phrases Loire, ses phrases Mississippi, ses grammaticaux fleuves Congo et ses syntaxiques deltas du Nil, gros de sédiments.

J'entendais mugir des ambulances,
s'entrechoquer les roues de lits d'hôpital sur des sols inégaux,
les pas pressés des brancardiers,
et des scalpels cliquetants et des pinces chirurgicales, et les trousseaux de clés à la ceinture des infirmières, et le sifflement des autoclaves,

les cris et les gémissements prolongés dans le plus grand hôpital de campagne des lettres,

où, sur la table d'opération, le grand guérisseur recouvre des os avec du périoste,

injecte de la moelle vermeille frémissante dans des cavités,

et repousse du cartilage entre des articulations,

et noue des muscles à des tendons,

et les gaines de veines et d'artères,

et replie des intestins dans le trou d'un ventre,

et arrange le foie par-dessus,

et y modèle de la graisse,

et du tissu conjonctif, des couches de peau :

derme,

épiderme,

épithélium

– allons, insérez les cils dans la paupière, ma sœur,

avec la pincette.

J'ai longtemps été incapable de jeter un mot sensé sur le papier, furieuse comme j'étais, une grande enfant boudeuse qui serrait les lèvres et regardait bêtement le monde avec une tête rouge de reproche, dans l'espoir de donner une impression aussi débile. Jusqu'à ce que je comprenne qu'écrire était la seule manière de répondre au silence du monde par le silence. Toute parole contiendrait-elle malgré tout un profond mépris ?

Ne prends pas cet air soucieux, Rachida. J'ai encore toutes mes cases, tu sais. Dis-moi quelque chose en français. J'aime ton français, il se teinte d'ocre quand tu parles, alors que celui de ma mère rendait un son de céramique, ni sourd ni plein.

Je supporte maintenant de mieux en mieux d'entendre parfois sa voix à l'improviste ou de voir soudain, dans un éclair, une image d'elle, telle qu'elle était, disons autour de

ses trente-cinq ans. Le moment d'arrêt quand elle s'apprêtait le dimanche, harnachée de pied en cap, à aller flâner au parc, qu'avant de passer la porte, avec ses quantités régaliennes de fourrure, les plumes à son chapeau et son ombrelle, elle marquait une brève pause dans le corridor et interrogeait mon père du regard : tout est parfait ?

Je crois que c'est seulement maintenant que j'arrive à voir la splendeur de cette image, le scintillement de la lumière du matin sur le marbre du hall, les textures d'une finesse indicible de toutes les matières dont se vêt, se pare, s'arme la femme qu'était ma mère.

L'attente sur son visage semble porter plus loin que la perspective de sa sortie hebdomadaire, comme si elle se savait soudain libérée de mon ironie et de mon irritation, car je l'ai longtemps prise pour un pitoyable phénomène de peur de vivre petite-bourgeoise, qui ne se distinguait du fossile que parce qu'il bougeait de temps à autre – mais maintenant, maintenant, maintenant...

Si maintenant elle se présente soudain ici et presse ses joues disparaissant derrière le voile gris-blanc d'un de ses chapeaux d'été contre les joues de Tatante, la sœur cadette de mon père, et écarte ses bras aux doigts gantés de filose, au moment des adieux, cet été-là, avant les vacances annuelles chez nos proches parents dans le nord de la France...

Si maintenant je me souviens soudain d'elle, dans la lumière sépia que les vitres grisâtres de suie et de poussière de la marquise éparpillent sur le quai de la gare, où la locomotive crache des nuages de vapeur et des sifflements arrachés à ses articulations, et où les porteurs chargent les malles et les valises qui nous poursuivaient comme un flot d'associations à chaque voyage que nous entreprenions, avec mon frère et moi quelque part au milieu de tout cela, réduits à des bagages qui ne pouvaient pas rester en rade...

Est-ce moi qui la fixe dans ces syllabes, ou alors les mots, qui ne sont jamais simplement les nôtres, libèrent-ils une place dans la grande cohue des choses, un vide bien circonscrit, où elle fait son entrée ici et maintenant ?

Où ailleurs encore pourrait-elle être? Il n'existe plus un seul des endroits où je passai mes années d'enfance. Je n'ai pas besoin d'imaginer que je sens crisser la terre friable sous mes semelles, dans un des chemins de campagne autour de sa maison natale, avec de part et d'autre les chaumes jaune vif de l'orge à peine fauché sous un ciel bleu d'où le souvenir a filtré toutes les impuretés, ou que j'entends le tambourinage de la grêle sur la verrière endommagée du hall de la gare lorsque mon frère Edgard et moi revînmes dans notre ville après des années – je l'entends quand je veux. Maints voyageurs s'abritèrent lorsque l'averse éclata, mais mon frère prit ma main dans la sienne et dit, avec un lyrisme dont il était peu coutumier: «Ce sont les ailes de Niké.»

Nous allions chaque été dans la famille du côté de ma mère. Enfant, je n'étais pas de constitution particulièrement délicate, j'étais même plutôt robuste, tout comme mon frère, mais nous habitions en ville, sous l'épaisse fumée de l'industrie. Ça ne pouvait pas nous faire de mal, selon elle, de reprendre des forces un mois ou deux au bon air de sa région natale, juste au-delà de la frontière française, où s'étendait en été sur l'horizon à l'ouest l'azur typique du ciel au-dessus de la mer. Je ne me lassais pas de le regarder, de la fenêtre de ma

chambre au dernier étage de la bâtisse, que les gens appelaient communément le Château tordu.

Il tenait le milieu entre deux manières d'habiter, entre l'utile et le faste, comme s'il était jadis resté coincé dans une pénible métamorphose de maison paysanne en propriété de campagne. Mais la combinaison excentrique du corps de logis – dans sa grandeur décatie de pilastres et cannelures et lourds frontons de fenêtres –, avec les étables et les granges tellement plus anciennes et plus sobres qui l'encerclaient, délimitait une vaste cour, en partie plantée de frênes et de hêtres, en partie pavée de dure pierre bleue, sur laquelle le soleil des midis d'août pouvait éclater si violemment que la chaleur ardente y tendait à l'extase.

« Enfant, va donc t'asseoir à l'ombre. » Je l'entends crier, tandis qu'elle se penche sur la cuve, dans la fraîcheur sous les arbres, et glisse avec une des servantes la lessive dans l'essoreuse à rouleaux.

Je n'écoute pas. Je suis une folle recluse dans le Sinaï. Je crois entendre bourdonner les pierres, leur voix résonne comme un profond grondement dans le mot « éon » que m'a appris mon père. Chaque année, il nous rejoint dans les semaines les plus chaudes d'août, quand notre ville est quasiment morte et que ses magasins peuvent tourner sans sa surveillance.

D'après lui, avec leur sombre éclat aspirant toute chaleur, les pavés ne sont rien moins que le fond d'écailles polies d'une mer disparue il y a longtemps. Il me montre les traces de coquillages dans leur surface. L'élégance de calcite des ammonites et des éponges, les branches de coraux jettent de vives lueurs blanches dans le bleu, comme l'obscurité sur le négatif d'une photographie.

Je déborde de compassion pour ces créatures. En ce temps-là, j'adhère à un animisme intuitif – ma mère ne se

prive pas particulièrement de dire ce qu'elle en pense. Je prête une âme à toutes choses, jusqu'aux fossiles de ces squelettes inhabités, coagulés dans les profondeurs de leur océan minéral. De même, j'espère dans ces années-là que la maison du côté de ma mère poursuivra une nuit sa transformation interrompue et me procurera le plaisir de m'éveiller un matin en princesse dans un vrai palais. Simultanément, je porte en moi une part suffisante de la nature prosaïque de ma mère pour trouver au moins aussi excitante la véritable raison de l'aspect ambigu de sa maison natale. Un de mes ancêtres, un paysan plein aux as, avait jadis caressé des projets qui se révélèrent beaucoup plus amples que sa bourse. Il avait voulu bâtir une propriété somptueuse, et gratter l'odeur de terre et de fumier sur ses ongles pour vivre comme un grand seigneur.

Toujours est-il que ma mère et ses frères honoraient très froidement sa mémoire, ce qui m'étonnait. Mon aïeul était décédé depuis près de cent cinquante ans, et avait de surcroît été assez prévenant pour rendre l'âme avant que tout l'argent ne fût dilapidé en dispendieux matériaux et ouvriers. Néanmoins je n'ai pu contempler son effigie peinte sans grand talent nulle part ailleurs qu'au mur du corridor entre la salle à manger et la cuisine de notre résidence d'été, dans cet étroit couloir de service haut de plafond, son lieu d'exil. Le portrait y captait la vapeur des fourneaux. Les températures alternantes des feux attisés à l'aube et s'éteignant dans le courant de la journée déformaient le cadre, et avec le cadre la toile. Le vernis était devenu invisible, les couleurs délavées, de sorte que le bonhomme riait littéralement jaune sous sa moustache craquelée. Quiconque passait sous ses yeux, avec des terrines de potage brûlant, des plats de rôti, des jattes de légumes bouillis, moi aussi, les mains vides, l'air curieux, se voyait gratifié d'un regard empreint d'un noble stoïcisme que, alors déjà, je trouvais grotesque. Il ressemblait à un homme d'État dans les coulisses du pouvoir, en grand appareil, habit

ou tenue de gala, ne concevant pas qu'un rôle de premier plan ne lui soit plus dévolu. La compassion me venait facilement en ce temps-là.

Ce qui me frappait dans le monde d'alors – mais peut-être dois-je dire : ce qui m'y frappe seulement maintenant –, c'est sa prodigieuse spécificité, ses détails, sa polymorphie. Je suis surprise de voir les billes de plomb dont le poids maintient sans un pli dans les armoires à linge les rubans de robes ou de jupes ou de corsages, et les poignées de portes, en cuivre forgé dans les salons, mais ailleurs, aux cuisines et dans tous les lieux destinés à ceux qui servent, carrément en fer – même les portes semblent conscientes de leur rang.

Peut-être avais-je l'œil plus aiguisé autrefois, je ne sais, mais je m'étonne, maintenant que je ferme les yeux et erre dans ces pièces abandonnées, qu'aient existé des caissettes capitonnées, juste assez grandes pour y ranger sans meurtrissures la vulnérabilité veloutée d'une pêche cueillie au bon moment et l'expédier indemne via un maillage d'une finesse incroyable de services postaux et de lignes de chemin de fer, dans les vingt-quatre heures si nécessaire, à l'entrée de service de l'hôtel particulier d'un cousin ou d'une cousine à Paris. Ou qu'il y ait eu dans cette maison une cave réfrigérée où coulait dans un bassin de marbre sur toute la longueur des murs carrelés de blanc, à l'exception de la porte, de l'eau tirée d'une source proche de la cour, qui sortait d'un tuyau de zinc à une extrémité du bassin et disparaissait à l'autre dans un égout, avec la chaleur qu'elle avait accumulée en chemin. Et sur les larges bords du bassin se dressaient des cruchons en grès pour le lait, avec de hauts cols où pouvait surnager la crème. Et la crème était prélevée avec des écumeurs spéciales, et conservée dans d'autres cruches pansues, plus petites. Et il y avait des paniers d'argile poreuse dans lesquels les fraises et toutes sortes de baies restaient fraîches plus

longtemps, et seules deux étroites fenêtres étaient ménagées contre le plafond de la pièce, suffisantes pour laisser entrer une lumière bleuâtre. Elle envoyait son reflet glacial sur la surface lisse du bloc de refroidissement en briques blanches au centre, où le beurre était façonné à la spatule, et le gruau, les pâtisseries ou les fromages à pâte molle préservés d'une décomposition rapide.

Dans la cuisine, le sucre en cônes solides était posé sur le plateau de la longue table de travail, inséré dans un engin muni d'une roulette qu'il fallait faire tourner, après quoi un racloir grattait le sucre et un plat le récupérait. Et il y avait des mortiers pour le gros sel ou les grains de poivre, et des dizaines, des centaines, des milliers de boisseaux et grattoirs et crochets et étaux et fourchettes et tenailles et anneaux et boulons... Avec un appareillage varié, allant de l'explosif aux pincettes aussi fines que des cheveux de femme, le monde pouvait être miné, fondu, distillé, reforge, et en fonction de chaque outil et de chaque manière de s'en prendre à lui, il se montrait sous d'autres facettes. Actuellement il faut être du nombre des physiciens, ou des astronomes et de leurs instruments à arcanes, pour appréhender la réalité comme élémentaire : au jour d'aujourd'hui – une des expressions favorites de ma mère –, elle nous arrive profilée et formée, tandis que dans ma jeunesse on ne cultivait pas encore des pêches qui peuvent faire le tour du monde saines et sauvées, même sans caissettes rembourrées, parce qu'elles ne mûrissent jamais vraiment.

La maison ressemblait à une termitière régie par des ouvrières dont la reine s'était étiolée depuis bien longtemps dans ses chambres nuptiales, cependant qu'une vie quotidienne continuait à se déployer autour de son absence. Un matriarcat opiniâtre, millénaire qui sait, régnait sur les saisons. Dans ma prime enfance, il correspondait aux contours de

Mémé, la mère de la mère de ma mère, plus que centenaire lorsqu'elle mourut finalement vers mes huit ans. Je la trouvais assez vieille, presque préhistorique, pour être porteuse de l'humanité entière. L'immense espace de temps de son existence me coupait le souffle.

La demeure où elle avait mis au monde sa progéniture l'enferma comme un reliquaire durant le long automne de sa vie. Au tréfonds de la maison, elle passait la majeure partie de la journée allongée sur un épais matelas toujours crissant, dans une alcôve à côté de la cheminée. Quand les volets de son lit clos étaient repoussés et qu'elle reniflait là-dedans dans son éternel assoupissement, je m'imaginai que l'alcôve dissimulait un bassin où était maintenu en vie un mystérieux mammifère marin. Je me figurais que, tous les x temps, Mémé y avait expulsé de son corps gigantesque un caillot de glaires et de sang que ses filles aînées avaient recueilli et essuyé avec des linges, et ainsi, en frottant, lui avaient donné la forme plus ou moins reconnaissable d'un être humain. C'est du moins ce que je voyais à l'étable, quand une vache avait mis bas, et modelait à coups de langue pour en faire un veau l'amas de membranes et de sang gisant dans la paille.

Le dimanche, deux des petites-filles de Mémé lui mettaient des robes bleu foncé ou noires d'une coupe qui jadis, bien avant la guerre franco-prussienne, avait été à la mode, la hissaient avec quelque peine dans un fauteuil roulant garni d'un siège tressé et poussaient l'équipage dans le grand salon où moi, la plus jeune, je devais, tous les x temps, saluer la grande mère, la plus vieille.

Elle était pratiquement sourde. Sur un de ses yeux, une simple fente dans le dessin géométrique de rides autour de ses orbites, était tendue une effrayante membrane bleu-gris. L'autre œil s'apparentait davantage à une lueur diffuse dans les lointaines ténèbres de son crâne. Elle apportait

avec elle l'odeur de pavés de cave humide, la moiteur de murs effrités.

Comme elle n'entendait presque plus rien et voyait de moins en moins par ce seul œil fumant, je devais poser mes mains dans son giron, après quoi elle entourait mes poignets de ses paluches, palpait longuement mes paumes, retournait mes mains et frottait à plusieurs reprises ses pouces croûteux sur mes articulations. Ce faisant, les lourds talons de ses chaussures repoussaient de plus en plus fort le bois du repose-pieds du fauteuil roulant qui se mettait à craquer dangereusement.

Elle donnait l'impression de se repaître de ma jeunesse. Son corps de l'ère glaciaire se lézardait de fissures et de crevasses. Des lignes de faille semblaient se frôler. Des masses continentales dérivaienent et soulevaient dans le lourd coton de son corsage des crêtes montagneuses en glissement perpétuel. Une chaîne en cuivre avec en médaillon la tête de Napoléon III *en profil*¹ méandrait d'un endroit indéterminé sous son menton à travers ces vallées à peine formées et s'apaisait sur sa ventrière bleu marine. Mémé penchait la tête en avant et semblait, de son unique œil, plus brouter la lumière sur ma surface que m'examiner.

Dans les ravins de peau, sur ses joues, s'ouvrait lentement une embouchure, rose et parfaitement édentée. Des membranes de glaires éclataient. De son arrière-gorge montait un gargouillis entre le rire et le râle d'agonie. Une de ses grosses pattes me relâchait, tapotait les doigts d'une de ses filles qui s'appuyait mollement du bras sur le dossier du fauteuil, en attendant que l'audience soit terminée. D'un tour de passe-passe, celle-ci tirait quelques billets de sa manche et les fourrait dans la main de Mémé.

1. Les mots ou groupes de mots en italique sont en français ou en anglais dans le texte (*NdT*).

Mémé laissait retomber sa grosse patte, retournait avec l'autre ma main droite, poussait dans ma paume le billet plié en quatre ou cinq et refermait mes doigts dessus, comme si elle me confiait tout son royaume.

Dans son unique iris brun foncé, je lis maintenant la tristesse, cette mélancolie apparemment universelle, qui me prend un jour aux tripes quand mon père me juche sur son bras près d'une cage au jardin zoologique. Dans une paroi rocheuse de peau grise, ravinée comme une carte en relief qui défile apparemment sans fin devant nous, un œil me dévisage soudain, pendant de longues minutes semble-t-il, avant de se fermer dans un croissant de cils.

J'entends mon père dire : « Ça, c'est un éléphant. »

Mais ce n'était pas ça.

C'était la Face de Dieu.

« Helena, enfant, pesterait maintenant ma mère si elle pouvait m'entendre. Où mène donc ceci ? Tu tires tous azimuts. Il n'y a pas de suite dans tes mots. J'y perds le fil de mes idées, je ne trouve même plus le chas. » Il y avait des choses qu'elle ne pouvait pas comprendre. Qu'elle ne voulait pas comprendre, quand bien même elle aurait vécu jusqu'à cent cinquante ans – ça n'a donc pas beaucoup de sens de la faire acquiescer ici ou de la fâcher.

En permanence, elle voulait savoir pourquoi j'exprimais une chose d'une manière et non d'une autre, pourquoi je n'employais pas des phrases ou des mots normaux, ou ne disais pas simplement de quoi il s'agissait. C'était une habitude qu'elle avait adoptée quand, en plus d'être ma mère, elle voulut aussi tout un temps jouer à la maîtresse d'école, un rôle qui se résorba peu à peu dans celui de sa maternité. Je n'ai jamais pu lui expliquer qu'on gagne parfois largement à viser à côté de la question plutôt qu'à parler avec une précision qui sera toujours illusoire.

Elle avait l'habitude pendant les vacances de parfaire mon instruction à l'aide des livres de sa maison natale, mais je les avais tous lus, même ceux qu'elle trouvait inconvenants pour moi. Par souci de diversité et pour entretenir ma grammaire, elle me faisait écrire à des parents de France profonde des lettres qui ne seraient jamais expédiées. Je trouvais ce ramdam

artificiel, pas le côté imaginaire de l'affaire, que j'aimais bien. Ma mère était trop réaliste pour me donner des sujets de rédaction, elle n'a jamais prisé les romans ou la poésie, elle se rabattait donc sur la forme épistolaire, qu'à mon tour je trouvais ennuyeuse. Je finis par m'inventer toute une parentèle et y pris un tel plaisir que je me mis à annoncer à des parents existant réellement des événements qui n'avaient jamais eu lieu.

L'écrit a toujours été pour moi quelque chose de paternel. À la maison, c'était mon père qui me faisait écrire des lettres, qui commentait la lisibilité de mon écriture et riait tout haut ou tout bas de mes plaisanteries. Il avait un sens aigu des gradations de l'ironie et des moments où l'humour bascule dans un autre registre, dans le sarcasme ou la détresse dévorante par exemple. C'est pourquoi je peux difficilement m'imaginer qu'une femme aurait inventé l'écriture. Personne n'a réussi jusqu'ici à m'ôter de la tête ce préjugé tenace.

Les femmes parlent, sans arrêt, et elles se parlent toujours à elles-mêmes, ma mère aussi, malgré la fierté qu'elle tirait de son inébranlable bon sens. Comme une boîte à musique dont la came est usée, elle débitait à longueur de journée ordres brefs, réprimandes ou questions renfermant invariablement une nuance de reproche ou d'accusation. Jusqu'à sa mort, elle a continué à me poursuivre, une ombre qui me tirait continuellement par la manche ou me tapotait l'épaule, et je n'ai cessé de m'en irriter que le jour où je compris – mais alors elle n'était déjà plus en vie – que c'était elle surtout qu'elle menait à la baguette : un reliquat, voire une blessure incurable, des années de guerre où elle ne pouvait compter que sur elle-même pour quasi toutes les décisions. C'est affreux que je puisse seulement maintenant me retourner pour accueillir son ombre au royaume des faillibles, et du même geste me donner à moi-même l'absolution pour être

ce que je suis, alors que depuis des années elle mange les pissenlits par la racine.

Je revois toujours son froncement sarcastique quand elle réclamait mon « devoir de vacances » et commençait à lire. Et ce que j'étais scandalisée, non seulement parce qu'elle fourrait son nez dans mes « lettres », aussi imaginaires fussent-elles, et les trouvait de toute évidence bien faiblardes, mais surtout parce qu'elle s'introduisait dans un domaine qui, à mes yeux, n'était pas le sien. Je ne pouvais pas supporter que, par ses tentatives d'apprentissage bien intentionnées, elle s'appropriât en fin de compte mon père, à qui je devais écrire des lettres pendant la guerre, quand bien même elles ne l'atteindraient jamais. Elle s'insinuait dans l'enveloppe de son absence. Elle qui m'inculquait que les morts devaient se taire prêtait à son propre mari le caractère d'un cher disparu quand elle consommait mes « boniments », comme elle disait.

Pour elle, les lettres étaient des réceptacles d'informations, des notifications administratives. Les sentiments s'y glissaient aussi incidemment que les conditions météo, les naissances ou les décès. Ses condoléances semblaient de pure forme, factices ses vœux de bonheur pour des fiançailles ou des baptêmes.

Pour moi, les lettres, celle-ci aussi, ont toujours été un terrain de jeux où tout peut arriver et où je ne fais pas que me montrer à un autre : l'écriture m'impose un temps d'arrêt et me fait me voir comme une presque inconnue. Ce que mon père comprenait, mais ma mère avait peu de patience pour les subtilités de l'ordre de l'allusion, du clin d'œil ou du quolibet.

Elle comprenait tout aussi peu qu'un récit tend, au fil de son développement, vers son propre poids spécifique. Il se dévide en ne laissant à celui qui le déclame ou le consigne qu'une très faible marge de décision sur son déroulement.

Des mots, des images, des phrases s'agglomèrent, et autour de ce noyau en fusion se forme un champ gravitationnel qui capte dans l'espace mental d'autres fragments d'images et de phrases, les aspire et les fonde dans les tourbillons de l'imagination. Des inspirations subites et des associations percutent continuellement la planète-mots en expansion. Certaines histoires frôlent sa surface encore liquide, laissant tout au plus une traînée lumineuse dans le ciel, mais la plupart vont et viennent imperceptiblement, et se pulvérisent sans bruit. Il y a tant de choses qui ne tomberont jamais dans l'oubli, parce que personne n'aura jamais su qu'elles ont existé.

«Alors, ça n'a pas d'importance, enfant. Si nous ne savons pas ce que nous ne savons pas, ça n'existe pas!»

Elle l'aboie presque. D'où vient donc toujours sa voix? Cette voix, claire et articulée soudain, la sienne incontestablement, ce contralto sec, ce léger vibrato, que j'entends si souvent avant de m'endormir, et qui dit rarement plus que mon nom : «Helena...» Tantôt de manière interrogative, de temps à autre plaintive, mais généralement énergique : «Helena!»

Autrefois je me serais acharnée à me libérer de ces états seconds, j'aurais secoué la tête, de gauche à droite sur l'oreiller, pour m'arracher à la paralysie du rêve éveillé. Maintenant je me tiens tranquille, et elle aussi se calme.

«Les ciseaux, chuchote-t-elle. Passe-moi le ruban.»

Et parfois elle se tait, mais je l'entends trotter à la recherche d'une lanière de feutre, d'un clou, d'un bout de ficelle, d'un morceau de fil de fer. Où qu'elle se trouve, les choses doivent y être aussi invivables ou imparfaites qu'ici, du côté «veille» des rêves.

Je pense que ce n'était pas seulement le ton baratineur de mes lettres qui la rendait si narquoise. Je pense qu'elle se sentait exclue et était jalouse sans bien s'en rendre compte.

Peut-être commençait-elle enfin à se douter que mes mots étaient adressés à un autre, à quelqu'un qui pouvait tout comprendre, saisir chaque quolibet, déchiffrer chaque équivoque : un tiers invisible, qui n'était ni elle ni le cousin ou la cousine, l'oncle ou la tante, imaginaire ou non, mais le véritable destinataire. Et elle aurait eu raison.

J'écris à un homme. Quoi que j'écrive, quel qu'en soit le destinataire, c'est à lui que j'écris. Je veux que ça ne cesse jamais, ne jamais devoir écrire «Au revoir», «Adieu», «Tout va bien», «À plus tard». Son corps s'étire dans l'écrit même. Il laisse pendre ses membres dans le flot de mes pensées. Cette incessante, affolante conversation de moi-même avec moi-même, ce dédoublement quasi infini de voix en voix en voix en voix, ne s'apaise que lorsqu'il scelle mes lèvres et arrête le flux qui déferle en moi.

Je pouvais écumer de rage quand ma mère lisait ces lettres, et je n'ai pu le lui faire entendre qu'en commettant moi-même l'irréparable. Elle me demanda un jour d'écrire une lettre à une tante par alliance habitant à Bruxelles. En français, comme du reste presque tous mes griffonnages. Ma mère trouvait mes conjugaisons en dessous de tout.

J'écrivis une lettre. Mais c'est à elle que je l'écrivis. Je me glissai dans la peau de mon père. Ils s'étaient écrit des lettres d'amour du temps de leurs fiançailles, je le savais. Chaque enfant lit les lettres d'amour de ses parents s'il en a l'occasion, c'est une loi naturelle. Ils ne brillaient ni l'un ni l'autre dans l'art des épanchements amoureux. Il mentionnait régulièrement *la plus Grande Joie*, majuscules incluses, qu'elle pouvait lui offrir et inversement. Elle lui faisait savoir par retour de courrier que *la Joie* pouvait encore un peu attendre. La chasteté était pour une femme une question de vie et de mort.

Je lui écrivis une lettre au nom de mon père. J'adoptai sa voix et tentai de la faire résonner dans les phrases, d'imiter

ses plaisanteries quand il était de bonne humeur, les taquine-ries et les fadaïses qu'il savait propres à la désarmer. Je laissai filtrer *la Grande Joie* de manière beaucoup moins abstraite entre les lignes qu'ils ne l'avaient fait eux-mêmes du temps de leurs fiançailles.

Quand elle réclama ma copie ce soir-là, elle réagit exactement comme moi quand je l'avais écrite : elle rougit. La maison était occultée. Une lampe à pétrole en veilleuse éclairait la pièce, mais il y avait assez de lumière pour voir que ma mère piquait un fard et n'osait pas lever les yeux de la feuille, car elle aurait dû me regarder.

Je me penchai légèrement sur la table, dans sa direction, la lampe entre nous. Une fraction de seconde plus tard, une main s'abattit sur ma joue. Ma mère doit avoir réagi dans un réflexe. La gifle claqua comme un coup de fouet, dehors le chien se mit à aboyer.

Elle ne m'a frappée qu'une seule fois dans sa vie, cette fois-là. La lampe vacilla, mais ne tomba pas.

Ma mère me regarda sévèrement dans les yeux. Elle tremblait. La marque de sa paume me brûlait la joue. Elle chiffonna la lettre dans son poing. Sans détourner de moi son regard, elle fourra son poing dans la poche de son tablier.

Je vis qu'elle refoulait ses larmes. Je savais qu'elle m'enverrait dans ma chambre, qu'elle voulait pleurer sans être dérangée, et ce ne serait pas sur moi.

Parfois je me demande si tous mes souvenirs méritent encore leur nom, si leur précision ou leur immédiateté n'en fait pas plutôt des douleurs fantômes de l'âme – à la manière dont un amputé peut avoir des crampes dans les orteils de son pied coupé depuis longtemps, ou quelqu'un qui est devenu sourd être visité par de claires mélodies de son enfance plutôt que les réveiller véritablement lui-même. Le monde se rétrécit, inévitablement. Par contrecoup, les chambres d'écho de la mémoire semblent se dilater et se diviser comme des cellules vivantes. L'esprit reste toujours en mouvement.

Quoi qu'il en soit, si vous la voyez entrer maintenant, si vous la voyez prendre place dans un canapé tout en posant les mains dans son giron et en serrant pudiquement les genoux, vous pénétrez avec moi dans un souvenir que je suscite effectivement et ai sans doute indéfiniment refondu et reforgé entre-temps.

J'ai pris place à côté d'elle, debout, de l'autre côté de l'accoudoir du meuble. Je suis encore jeune et porte une robe à col marin. Si j'ai la main sur l'accoudoir, il est bien possible qu'elle et moi prenions la pose. Au cas où le tableau serait destiné à nous-mêmes et à la famille proche, il se peut que ma mère pose même une main sur la mienne, une touche

d'intimité que l'on cherchera en vain sur les portraits plus officiels trônant dans notre salon.

Quand je deviens plus vieille, progressivement trop grande perche pour pouvoir encore poser un bras sur l'accoudoir dans une attitude élégante, on me placera à moitié derrière elle, éventuellement avec les doigts sur le bois du dossier, juste à côté de sa tête, comme si les rôles s'inversaient lentement et que c'était moi qui la protégeais. Mais le tableau exprimerait surtout le respect d'une fille pour sa mère qui peut s'asseoir et occupe, elle, la position dominante.

Maintenant que j'en parle et distille ce tableau d'une multitude de souvenirs distincts plutôt que d'un événement bien précis que j'évoquerais, je me vois soudain baisser les yeux sur son cou, tandis que je me tiens derrière le dossier du canapé où elle a pris place. Le grain de beauté dans sa nuque, sous le lobe de son oreille, à l'implantation de ses cheveux, je l'ai toujours connu là, mais c'est seulement maintenant que je semble le voir vraiment : non pas clairement délimité, davantage un point où se concentre la coloration méridionale de sa peau. Puis ses boucles par-dessus, ancrées sur son crâne par un peigne d'écaille à larges dents, pas un cheveu n'échappe à sa prise – et tout cela si net et proche. Je dois me retenir de mettre mes mains sur ses yeux pour la surprendre, dans l'espoir qu'elle se retournera et que je pourrai voir son visage, aussi nettement que sa nuque. Pas le visage sur lequel est jeté le voile de l'habitude, le plus grand commun diviseur de toutes les mères de tous mes souvenirs, mais sa quintessence.

Moi, je pourrais encore porter les cheveux dénoués, ou nattés en tresses épaisses, mais plus pour longtemps. Les phases de la vie connaissent autrefois moins d'intersaisons. Entre l'enfance et l'âge adulte s'étendait moins de *no man's land*. Je n'aurais d'ailleurs plus de robes à col marin dans

ma penderie. Ma tenue, à mesure que j'approche de la vingtaine, ressemblera de plus en plus à celle de ma mère, dans sa mise des jours de semaine : une jupe étroite arrivant à la cheville et, dessus, un corsage boutonné jusqu'au menton. Bientôt, moi aussi, je devrai relever mes cheveux, certainement si je me fiançais, et définitivement dès lors. Une femme promise ou mariée relève ses cheveux. Cheveux flottants, mœurs flottantes.

Mon père, on ne peut pas se l'imaginer simplement à côté de moi, ça ne se fait pas. Sauf si je suis enfant unique, ce qui n'est pas le cas. Les mères se font tirer le portrait avec leurs filles, les fils grandissants entourent leur père. Pères et filles ne figurent ensemble que sur un portrait de famille. Il m'est alors permis de partager le canapé avec ma mère, car maintenant je ne suis pas seulement sa fille, nous sommes toutes deux la femme avant tout, le sexe faible. Cette idée peut encore me faire grincer des dents, à cause surtout de l'évidence avec laquelle ma mère assumait son rôle. Je me suis plus battue contre elle que contre mon père, qui était beaucoup trop doux pour pouvoir être un Père. Mais peut-être tous les pères sont-ils doux, et plus faciles à tuer que les mères.

Une main sur l'accoudoir et l'autre sur le dossier du canapé, il se tiendra vraisemblablement penché au-dessus de ma mère et de moi : un geste qui suggère de l'amour et du dévouement, mais qui montre clairement sa place dans l'ensemble. Il est le *pater familias*, la clé de voûte de la famille, et mon frère Edgard, mon aîné de deux ou trois ans – il porte un costume qui semble une réplique de celui de son père –, aurait été placé de mon côté du canapé, à côté de moi ou derrière, de manière plus formelle que mon père, dans son rôle de fils et d'homme.

Lorsque je revois plus tard pareils portraits, j'en lis surtout

les mensonges. Pas de notre fait, mes parents s'aiment et nous les aimons. Nous avons besoin de moins d'hypocrisie que beaucoup d'autres pour conserver l'idylle intacte et nous ne connaissons pas plus de tabous que les tabous de ce temps-là. Le véritable mensonge est le monde en soi, par quoi j'entends : les cartes de géographie sur la base desquelles nous nous orientons dans ces années-là et qui doivent nous guider à travers l'existence paraissent rétrospectivement plus une chimère qu'un fil conducteur.

Nous sommes des bourgeois aisés, appartenant à une vaste caste à l'intérieur de laquelle une hiérarchie extrêmement subtile impose de perpétuels positionnements vis-à-vis des autres. Je n'évalue jamais très bien en ce temps-là où nous nous situons exactement dans tout ce système de lois et de commandements implicites. Certaines de mes condisciples de classe peuvent m'accompagner pour revenir de l'école et y aller, je peux m'asseoir sur le même banc, nos mères peuvent s'entretenir cordialement entre elles, mais il serait inconvenant qu'elles viennent chez nous, à la maison. Inversement, il y a des amies qui peuvent venir jouer chez nous, ce qui n'implique nullement qu'à mon tour je peux aller en visite chez elles, et si j'y suis néanmoins invitée, telle ou telle ordonnance exige que je prenne congé bien avant le dîner et pas trop longtemps après le café.

Il y a aussi des gens qui ont le privilège d'« entrer » chez nous, c'est-à-dire d'être conviés à l'étage, au salon, tandis que d'autres doivent se contenter de l'antichambre dans le vestibule, avec ses chaises et fauteuils gourmés, et la froideur qui règne là – c'est seulement quand il fait vraiment froid dehors qu'on y allume le poêle. Même sur moi, cette pièce produit une impression hautaine quand j'y pénètre par hasard.

Deux fois par mois, ma mère charge Émilie, notre servante, d'y disposer les chaises en cercle et d'allumer les lampes sur

les petites tables, pour recevoir les amies de son cénacle de couture. Dès le jour où, vers mes onze ans, elle m'offre ma propre boîte à ouvrage, comme s'il s'agissait là d'une cassette de la caverne d'Ali Baba, je suis censée prendre part à cet énervant pointillage. Au grand maximum une demi-heure au début, impossible de me tenir tranquille plus longtemps, mais les séances sont systématiquement prolongées, et vous pouvez me voir assise là, tripatouillant des tambours à broder et des aiguilles, balançant les jambes, jusqu'à ce que ma mère fasse une remarque et que j'écume de rage dans mon for intérieur.

« *Ô plongeur à jamais sous sa cloche, toute une mer de verre éternellement chaude...* » Je me récite ces vers, pour tromper le temps et mon impatience. « *Toute une vie immobile aux lents pendules verts!* » Et je regarde ma mère, vêtue de manière informelle pour l'occasion car, bien que les amies appartiennent toutes à son cercle d'intimes, avoir l'air informel impose tout un rituel à une femme – du moins si je me souviens bien de tout, si la mémoire n'a pas retouché avec les années le portrait officiel de ma mère, telle qu'elle a pris place dans ce fauteuil Louis-Philippe, une cascade de tulle et de dentelle, dans une *robe de chambre* de satin ouatinée, garnie d'un biais et de cinq, six longs parements qui se déploient largement en éventail à partir des coudes, de sorte que ses mains en émergent comme les étamines mobiles d'une fleur exotique, et, par-dessus, un châle au point d'Irlande, et, aux saisons froides, un boa en fourrure.

Après sa mort, lorsque je vide ses appartements avec ma fille et que nous entassons dans ce vieux parloir, dans des cartons préparés pour le fripier, les corsets et jarrettières passés de mode depuis des décennies, les innombrables fichus et voiles, aussi minces que de la peau de serpent dont le temps lui-même s'est dépouillé, j'ai le sentiment de bazarder les moules d'une monumentale statue de femme, ou encore les os et les côtes de l'un ou l'autre animal antédiluvien.

«Nous pouvons ouvrir notre propre musée, dis-je. *Musée royal d'Histoire naturelle de ma Mère.*» Ma fille trouva cela irrespectueux.

Je n'ai jamais relevé mes cheveux. La panoplie des espérances, devoir devenir une maquette de ma mère, je l'ai résolument bannie de ma garde-robe pour embrasser la mode de l'entre-deux-guerres, avec ses chevilles et ses mollets scandaleusement dénudés, ses tailles basses, ses accessoires affriolants tels que diadèmes et longs sautoirs et rubans de hanches, à côté desquels ma mère, dans sa mise encore largement dix-neuvième siècle, semblait presque un blindé, un cuirassé échoué sur le rivage, aussi formidable qu'impuissant. Elle-même trouvait à son tour mon habillement «désespérément frivole».

«Notre Helena a la folie du côté de mon père dans le sang», lui ai-je plus d'une fois entendu dire tandis qu'elle était occupée à broder avec ses amies. Elle se vantait de son origine française, de son sang latin, qui expliquait d'après elle mes lubies, bien que le fait qu'elle fût française eût plus à voir avec les vicissitudes de l'histoire qu'avec son propre mérite. J'écoutais avec un mélange de respect et d'ironie la clarté cartésienne de sa langue maternelle, telle qu'elle avait été portée à son raffinement et à sa discipline par des générations de poètes de cour et de philosophes, tandis que le français que nous apprenions à parler, le français du Nord, était d'après elle criblé de puces et tout au plus une langue pour arlequins et poètes qui se croyaient sortis de la cuisse de Jupiter – une pique à mon intention.

Je joue avec conviction en ce temps-là le rôle de la fille capricieuse, mais intérieurement j'aspire aussi à ses réprimandes. À la concision télégraphique de ses phrases quand elle perd patience: «Qu'est-ce que tu me chantes là, je n'y

comprends rien. Finis donc tes phrases et essaie de reprendre ton souffle.» Ses remontrances provoquent en moi une honte qui n'est rien d'autre qu'un rougissant voile de satisfaction coupable lorsque je réussis à l'irriter.

J'ai toujours montré un penchant pour ce qui coupe le souffle, pour une extase qui abolit le monde, le temps et même la conscience finalement, et instinctivement j'ai toujours cherché des mots ou des corps qui pouvaient juguler mon désir sans bornes, jeter à terre mon élan et m'arrêter. Que n'aurais-je aimé prononcer une phrase d'une longueur infinie, ramassant en elle tout ce qui est, comme une dame d'honneur du grand siècle, emperruquée d'une armada chavirante de perles, soulevant ses innombrables jupes tandis qu'elle gravit l'escalier de l'opéra – ou les marches de l'échafaud.

Ma mère et ses compagnes se targuaient de former un cénacle distingué, les novices potentielles étaient d'abord invitées à l'essai. Si elles se révélaient trop bavardes, trop portées sur les ragots, les choses en restaient à cette seule et unique séance, ce qui me décevait intensément : les ragots contenaient en ce temps-là les seules leçons de sagesse qui venaient à mes oreilles.

Quand je fus plus vieille, j'eus le sentiment d'être un insecte qui s'enveloppe volontairement dans les fils de soie dont une araignée entortille sa proie, de me coudre à points de plus en plus serrés sur les plis du vêtement « femme », de devoir traverser un Sahara de fils et de faufils avec, pour tout bagage, cette boîte à ouvrage en bois de santal, une version maison de poupée de ma matrice, tapissée de dés à coudre et de follicules et d'ovaires. Autour de moi, des bras se baissaient et se relevaient quand les amies de ma mère passaient l'aiguille à travers le tissu et tiraient le fil. Nous ressemblions à des oiseaux coureurs qui plongent leur bec dans l'eau d'une oasis puis étirent leur long cou pour déglutir.

Le mot qui me brûle fréquemment les lèvres en ce temps-là est « eunuque ». Pas seulement à cause du mot en soi et de ses connotations piquantes, mais surtout parce que j'ai lu que les eunuques conservent leurs testicules coupés dans une urne pour pouvoir, malgré tout, être enterrés en homme entier, un peu comme ma mère et moi trimballions avec nous notre nécessaire à ouvrage. Je suis sûre que si j'avais prononcé tout haut le mot « testicules », elle aurait pu ramasser la moitié de ses amies sur le tapis, à moins qu'elle ne fût déjà elle-même tombée dans les pommes de par une conjonction d'effroi et de corsage trop serré. Certains termes n'avaient leur place que dans les dictionnaires ou les encyclopédies, enveloppés d'une neutralité sans risque et de l'odeur de phénol des hôpitaux. Il ne s'agissait pas de les laisser voler dans la maison comme des perruches apprivoisées.

« Va-t'en, dit-elle généralement, après un temps, quand ma turbulence commence à l'énerver. Allons, va. » Et je monte quatre à quatre l'escalier, traverse les pièces aux murs revêtus de velours, avec leurs tapis de sol et de table, cordons de rideaux, appuie-tête et napperons et taies d'oreillers et repose-pieds et pare-feu et abat-jour, leurs motifs de palmes et leurs feuilles de fougères, ce grouillement de textures et de surfaces qui diffuse la moiteur d'une forêt tropicale, fermentation, moisissure, terre humide.

Ou bien je descends précipitamment dans la cuisine-cave où réside Émilie. Elle y récuré quotidiennement les sols. Elle lance une grande marée de lessive alcaline sur les dalles et astique les casseroles avec une éponge en laine d'acier, ce qui produit un bruit qui sonne parfaitement circulaire à mes oreilles, la chanson de l'acier sur l'étain et le claquement du hachoir dans le rôti du lendemain – la musique accompagnant ma pénitence hebdomadaire.